

LES DÉCHETS (une élégie)

Nous préférierions une meilleure vue.

Nous n'avions pas imaginé ça comme ça – la vue sur mer.

Franchement, ça ne sert à rien d'avoir un balcon.

Si c'est pour...

Tous les glaciers, désormais, ont fondu. L'eau monte. Si on la prend de manière étale, si on la considère dans son ensemble – ce qu'un télescope ou un bureau d'étude peut faire, mais sans doute pas une population, et certainement pas celle des Pays-Bas – son niveau est monté de soixante-dix mètres. C'est une belle progression, nette, franche. Personne pour la féliciter, pourtant. Soixante-dix mètres, quand même. On a tout donné sur ce coup-là, déclarent les vagues aux micros des journalistes. Non. Nulle part.

L'eau des océans augmentée de toutes les fontes rentre dans les terres, contourne les falaises pour passer secrètement plus loin et plus bas. Les plateaux encerclés paraissent flotter au-dessus des surfaces sombres et dessus, tout homme est une île et dessus, on oublie si vite le continent.

Nous ne savons pas bien ce qui est arrivé aux autres mais nous voyons ce que nous avons perdu ici de côtes et de maisons, de plaines arables, de jetées triomphantes et de ports de plaisance. Tu te souviens du bruit des drisses contre les mâts ? C'était comme des clochettes de Noël, chaque jour.

Nantes est au bord de la mer.

La Bretagne est une île ou presque, une tête détachée du corps à l'exception d'un lien de peau, la décapitation par engloutissement est un peu ratée, un peu sale.

La nouvelle carte du monde, dans son ensemble, est dégueulasse, marron et mousseuse, empoissée. On ne voit jamais jusqu'au fond.

Elle est affreuse, cette vue sur mer.

C'est quoi, là, qui flotte ? C'est à qui, ça ? Qui a encore laissé traîné sa vie d'avant à la surface ?

Disons-le, maintenant : nous avons trop peu pensé aux déchets.

Nous voulions que tout disparaisse.

Ce que nous laissons dans les poubelles, les bennes, les décharges, les sacs plastique aux poignées nouées, les containers, les composteurs, les cendriers de toutes les tailles, de toutes les formes,
ce que nous abandonnions sans un regard sur les plateaux de cantines, les tables de restaurants, les comptoirs de bar,
ce que nous faisons semblant d'oublier sur un siège de train pour ne pas avoir à le glisser dans notre sac déjà plein, dans nos poches trop étroites,
ce que nous laissons sur le trottoir, dans un carton vaguement griffonné « Servez-vous » au moment d'un déménagement et ce que nous apportions dans un vieux sac de sport chez Emmaüs, l'Armée du Salut ou la Recyclerie, pour nous convaincre qu'il y avait encore dans ces formes avachies quelques traces d'utilité, un sillage ténu désirable,
les noyaux d'olives de l'apéritif lancés vers les buissons dans un geste plus ou moins précis, plus ou moins sportif,
les mouchoirs jetés aux flammes ronflantes des cheminées,
et tout ce que nous envoyions du jet de la douche dévaler les tuyaux mystérieux qui relie les baignoires ou les éviers à nous ne savons quel système, quel labyrinthe de traitement des eaux usées : poils, cheveux, rognures, sang, salive, poussière, glaviots de gel douche nacré, fond de tasse à café que l'urgence du matin nous contraint à poser sans la boire,
tout cela, au fond, nous voulions que ça disparaisse,
purement et simplement,
clignement d'yeux,
claquement de doigts
et rien ne reste de ce qui nous a lassé,
place nette, neuve, vierge,
comme si la fin du désir, la fin du besoin pouvaient rendre biodégradables
tous les objets et tous les souvenirs,
*Merci, que le dernier venu
sur mon amour ferme la porte
je ne vous ai jamais connue*
Nous voulions que tout disparaisse et nous nous arrangions pour penser que c'était le cas,
ou pour prétendre le penser, ou pour vouloir le croire
ou au contraire pour ne jamais y penser.
Mais quand l'eau s'engouffre jusqu'au cœur des chez-nous, alors tout remonte,

tout, porté par elle, sans forme et sans couleur, comme une pâte grumeleuse de nos vies, l'eau ne ressemble plus à la mer des plages et des cartes postales, dans chaque maison elle a raclé et soulevé l'excédent :

les vêtements à quelques euros crachent les produits chimiques qui servaient à traiter et teindre le coton, regardez-les, ces loques qui autrefois faisaient de nous des princes et des princesses, regardez-les ces vieilles éponges qui nous ont donné l'illusion d'être riches, d'être belles, d'être regardés, regardables, et regardez les papiers qui se désagrègent, petites notes, mémos, rapports imprimés, dessins de ta fille de huit ans, copies du bac, calendrier, agendas, livres et magazines, Automoto, Quechoisir, Picsou ou Valeurs Actuelles, tous de retour à la pulpe grisâtre, écœurants comme de la moisissure.

Les bouteilles remplacent les poissons crevés, elles flottent le ventre à l'air, si nombreuses par endroits qu'elles forment une banquise sur laquelle on peut marcher, et les sacs plastique remplacent les méduses, collant leurs filaments délicats et colorés à tout corps en mouvement, jusqu'à l'entraver pour de bon, jusqu'à ce qu'il coule à pic, vers les machines à laver, les imprimantes, les vaisseliers, les fusils, les voitures, les voitures, les voitures, encore et encore des voitures, dans les premiers temps phares allumés – quelle résistance, c'était une bonne marque – et désormais éteintes, mortes, rouillées, au-dessous des sacs, du papier et des loques.

Tout est revenu nous crier que rien n'avait disparu,

et que qu'est-ce qu'on *croyait* ?

qu'on l'avait juste glissé sous le tapis, entassé dans un coin, enfermé dans sa petite cellule jusqu'à ce que la montée des eaux le libère,

mais que maintenant tout est là, à la surface, au fond, partout, l'eau pleine et dense comme l'étaient avant nos armoires et nos supermarchés, l'eau nous narguant de son incroyable richesse en putréfaction quand il ne nous reste plus que les sommets venteux et les balcons avec une vue sur mer

dont plus personne ne veut, désormais.